



Le Nagaland et le décor de la Konyak Tea Retreat, un lodge écobio au-dessus de Shiyong.
A droite, Keping Konyak, guerrier redoutable d'autrefois, entouré de ses petites filles.
Il est devenu un vrai papy en sucre.



Vivez
l'expérience
animan
2019

ᱠᱷᱟᱨᱠᱷᱚ

RENCONTRE AVEC LES DERNIERS COUPEURS DE TÊTE

Texte et photos: Franck Charton

«Attention quand vous allez entrer au Nagaland! Les dacoïts, ces bandits coupeurs de route et les guérilleros séparatistes et ivrognes (sic) abondent dans ces montagnes sauvages. Soyez prudents, ne sortez pas la nuit!» Voilà en substance ce qu'on entend dès qu'on évoque le but d'un voyage aux marches pré-himalayennes du sous-continent indien. Pour de nombreux habitants des plaines, le pays des Nagas reste un territoire frontière, nimbé de brumes aussi atmosphériques que culturelles: un pays de barbares. Et pour nous?



Rencontres variées dans le fief konyak de Longwa avec ses crânes de mithuns (bœufs) coiffant les sépultures des guerriers. Une femme revient aussi de la corvée de bois tandis qu'un villageois est en attente d'audience devant le palais du ang, le raja local.



Que sont devenus les fameux Nagas, ces guerriers redoutés il y a encore quelques décennies pour leur propension à chasser des têtes? Sous le terme Naga se cache

une mosaïque d'une trentaine de tribus partageant un glaciis culturel commun ancré sur les rites de passage et de fertilité, les tatouages, la symbolique animiste et mégalithique et sur une forte tradition de guerres tribales.

Ce peuple cohérent sur le fond, mais disparate dans la forme, exhibant même une hallucinante diversité, compte environ deux millions d'âmes. Il se disperse sur un territoire montagneux cloisonné, entre deux pays (Inde, Birmanie), trois états (Arunachal Pradesh, Manipur et Nagaland où ils sont majoritaires avec 16 tribus) et en dizaines de clans dont cinq groupes principaux et autant de dialectes tibéto-birmans parfois fort différents. Une nébuleuse que la géographie, la persistance de la violence tribale et l'administration paternaliste du Raj britannique ont contribué à isoler davantage.

Chez les Nagas, non seulement on coupait les têtes (et aussi les mains) ennemies, mais on les ramenait au village. La «prise de têtes» était intimement associée aux rites de passage à l'âge adulte chez les jeunes hommes et dans une moindre mesure chez les jeunes filles par le truchement du brassage de la bière de riz, corollaire des fêtes et rituels. Ils s'accompagnaient de tatouages faciaux et corporels très codifiés, conférant aux meilleurs guerriers un statut social envié, parfois conditionnel au mariage et toujours relié au cycle de la fertilité, en complément de bonnes moissons.

Les trophées humains facilitaient aussi l'accès à l'après-vie et plus globalement garantissaient une connexion à l'énergie vitale, qualité de puissance proche du mana polynésien, car rayonnant sur la famille, le clan, le village au travers des fêtes du mérite et des cérémonies de réception des têtes. Jusque dans les années 60, les raids pour capturer des esclaves et prendre des trophées étaient courants. Le dernier épisode



Soirée avec un ancien guerrier. Il porte sur le torse, les bras et le visage les tatouages de ses faits d'armes, un signe extérieur de bravoure.

avéré remonte à 1990, lors d'une dispute entre deux villages aboutissant en 1991 à une interdiction formelle par les autorités nagas, fédérales, et religieuses.

À LA DÉCOUVERTE D'UN AUTRE MONDE

Les Konyak, comme tous les Nagas, étaient d'invétérés chasseurs de tête jusque dans les années 60, et même bien après, prisonniers d'une tradition initiatique, mais mortifère. C'est à Longwa, fief de la tribu Konyak juché sur la frontière avec la Birmanie que nous allons essayer de dénicher et d'interviewer les ultimes survivants des incessantes guerres de trophées. La piste n'est qu'une effroyable succes-

sion d'ornières boueuses où notre 4x4 se dandine entre roulis et tangage. Nous n'avons quitté qu'hier l'Assam profond de la route Jorhat-Sibsagar, mais nous évoluons déjà dans un autre monde, peuplé de fondrières, de spectres et de mythologies. Nous nous enfonçons au fil des heures et après deux check-points de l'armée dans un labyrinthe de vallées étroites, de forêts semi-humides et de crêtes défrichées où est établie une constellation de petites communautés nagas. Après Wakching et son grand morung sculpté, une hutte traditionnelle, ancien dortoir et caserne des chasseurs de tête, aujourd'hui simple case à palabres des anciens, nous nous sentons de plain-pied en pays konyak: maisons longues couvertes de chaume, femmes arborant

de magnifiques colliers de perles colorées et des gongs-tambours effilés, taillés dans des arbres entiers. Longwa, à 1'500m d'altitude, offre l'apparence d'un gros village de 785 maisons, 5'000 personnes, 7 morungs et autant de khels (quartiers), dominé physiquement par trois structures emblématiques de l'évolution hiérarchique du pouvoir local: les antennes et radars de l'armée indienne d'abord, puis le massif temple évangéliste, enfin le palais du grand ang ou roi autochtone, à cheval sur la crête-frontière, un pied en Inde, l'autre en Birmanie. Près de ce dernier, des pierres dressées, rondes (femelles) ou menhirs (mâles) attestent des fêtes passées: semailles, solstices, moissons, mérite et retour victorieux de raids guerriers.



Tonyei Phawang, héritier de la chefferie, désabusé devant les portes de son palais. Il regrette les fastes d'antan. Ancien guerrier de 77 ans, Tum Wang arbore «le collier des braves» représentant les cinq têtes prises jadis à l'ennemi.

EN COMPAGNIE DE TONYEI PHAWANG

Il est d'usage d'aller présenter nos respects au chef, mais il est «souffrant». Nous patientons donc dans la salle de réception aux allures de hall muséographique, orné de photos en noir et blanc, de sculptures en bois et de monumentales cornes de mithun. Cet imposant bœuf semi-sauvage de la jungle reste l'animal totem le plus important de la cosmogonie naga, avec le tigre et, chez les Konyak, le calao, une espèce de toucan.

Quand Tonyei Phawang arrive, héritier du dernier grand ang traditionnel, nous constatons à son regard halluciné et sa démarche chaloupée qu'il émerge d'une séance d'opium. Au cours de notre séjour, nous observerons le ballet des pipes, la plupart des hommes ici y étant accros par désœuvrement, voire mal-être socio-culturel. Le ang ne garde plus qu'une autorité coutumière, mais il partageait autrefois avec le conseil des anciens de chaque morung les décisions importantes régissant la vie du village: travaux collectifs, rituels et donations, cérémonies du cycle de la fertilité, conflits internes. Son grand père «possédait» 42 femmes, son père 12, et lui 2, un signe des temps...

De l'autre côté de la ligne de crête ourlant le village par le sud, c'est la Birmanie, province de Sagaing, comme l'indiquent les bornes peintes aux couleurs de l'Inde et de l'Union du Myanmar avec des inscriptions en devanagari et en birman. Les Konyak qui peuplent les deux côtés sont libres d'aller et venir comme bon leur semble, mais pour nous étrangers, c'est un seuil infranchissable, les militaires veillent.

“ J'AI DEVANT MOI DE TRANQUILLES PAPYS, CERTES DÉCHARNÉS, MAIS AU REGARD SEREIN, À MILLE LIEUX DE SERIAL KILLERS. ILS SONT LES ULTIMES REPRÉSENTANTS D'UN SYSTÈME DE VALEURS TRÈS ÉLABORÉ, OÙ LA VIOLENCE INSTITUTIONNALISÉE JOUAIT UN RÔLE PRIMORDIAL DANS LA TRANSMISSION SYMBOLIQUE DE LA FERTILITÉ ET DE LA PROSPÉRITÉ, GRÂCE À LA SUBSTANCE SACRÉE CONTENUE DANS LES CRÂNES. ”

AVEC LES 12 DERNIERS TATOUÉS

Au village, quasi désert et écrasé de chaleur, nous demandons à voir les étagères de crânes, reliques tangibles des guerres fratricides, mais nous apprenons qu'à la demande insistante des autorités religieuses (chrétiennes), tous les crânes ont été enterrés en 2015. Nous demandons alors à rencontrer des anciens tatoués, signe de leur statut de guerriers coupeurs de tête, mais ils vaquent aux champs jusqu'au soir. Il est loin le temps où la plupart des hommes étaient mobilisés pour monter la garde, de crainte d'un raid adverse. Les Nagas sont aujourd'hui des agriculteurs comme les autres, cultivant le riz sec, le millet et des denrées vivrières: tarot, maïs, canne à sucre, pois, piments, pommes de terre.

A la tombée du jour, les hommes rentrent des champs, les outils en travers des épaules, suivis de norias de femmes ployées sous leur panier d'osier rempli de bois de chauffe coupé en forêt. Guidé par un jeune qui parle un peu anglais, nous passerons la soirée et la suivante à dévaler des volées de marches dans le noir et à nous glisser dans le labyrinthe de la bamboueraie entre les longhouses pour rendre visite à la douzaine d'anciens guerriers encore en vie. Ils ont entre 76 et 82 ans, tatoués à des degrés divers, et portent en sautoir sur la poitrine un collier qui ne les quitte jamais, orné de 2 à 5 figures de cuivre, le nombre de têtes prises à l'ennemi! Accroupis face à eux, dans l'obscurité des antiques maisons sur pilotis, près du feu qui crépite doucement et sous le regard amusé ou stupéfait de la famille - gendres, brus, enfants et petits-enfants - chaque rencontre reste un moment unique, aussi intense qu'émouvant. Je dois me dépêcher de faire quelques photos à la sauvette car ils sont très âgés, très fatigués et très affamés, tout en posant quelques questions relayées laborieusement par notre apprenti interprète.



Sur le porche des maisons ou le soir à la veillée, Nyeiwang Konyak et les anciens racontent volontiers les incessantes guerres fratricides d'antan.



Jusque dans les années 60, c'est dans cet «arbre à trophées» qu'étaient accrochées les têtes et les mains prises aux tribus adverses et rapportées en signe de victoire.

DE L'INITIATION À L'ARBRE À TÊTES

Ils évoquent ce passé trouble, mais dont ils restent cependant fiers, et le pourquoi des raids: initiation des jeunes hommes (lors de leur première sortie armée, cependant, les plus jeunes devaient simplement poser le pied en territoire ennemi), vendetta ancestrale (équilibre subtil entre l'échange «positif» des femmes pour éviter la consanguinité et l'échange négatif des têtes, unité de mesure de puissance et de prestige entre communautés), conflits pour l'usage de l'eau d'irrigation ou le défrichage de nouveaux champs, capture d'esclaves permettant de disposer de têtes lors des rituels comme la consécration d'un nouveau gong-tambour collectif, symbole de chaque morung, etc...

«Les jours précédents une expédition punitive ou un raid de conquête, on était à la fois angoissés et excités».

Les hommes devaient respecter l'obligation du «sacrifice-genna», ensemble d'obligations rituelles avec offrandes d'animaux et inactivité (genna): travail, relations sexuelles, certains aliments et voyage étaient alors prohibés. Les combats faisaient peu de victimes, une ou deux en général, sauf lors des embuscades. «Dans le feu de l'action, on ne pouvait pas toujours rapporter la tête, on essayait au moins de couper les mains ou les pieds avec notre dao, ce couteau-machette à tout faire. «Au retour, les trophées étaient exhibés à travers le village, on organisait une cérémonie de réception des têtes. On frappait ensemble les tambours, on dansait en cercles, les jeunes venaient toucher les trophées. L'ambiance était survoltée, indescriptible! Ensuite, on allait accrocher les prises dans l'arbre à têtes, au-dessus du village...»



“
AU RETOUR, LES TROPHÉES ÉTAIENT EXHIBÉS À TRAVERS LE VILLAGE, ON ORGANISAIT UNE CÉRÉMONIE DE RÉCEPTION DES TÊTES. ON FRAPPAIT ENSEMBLE LES TAMBOURS, ON DANSAIT EN CERCLES, LES JEUNES VENAIENT TOUCHER LES TROPHÉES. L'AMBIANCE ÉTAIT SURVOLTÉE, INDESCRITIBLE! ENSUITE, ON ALLAIT ACCROCHER LES PRISES DANS L'ARBRE À TÊTES, AU-DESSUS DU VILLAGE...
”

TUER OU ÊTRE TUÉ?

Impossible de ne pas éprouver un sentiment contradictoire, entre privilège rare et malaise diffus: j'ai devant moi de tranquilles papys, certes décharnés, mais au regard serein, à mille lieux de serial killers. Ils sont les ultimes représentants d'un système de valeurs très élaboré, où la violence institutionnalisée jouait un rôle primordial dans la transmission symbolique de la fertilité et de la prospérité, grâce à la substance sacrée contenue dans les crânes.

Ces mains que je serre dans les miennes ont tranché des têtes, ces yeux paisibles qui me sourient ont vécu l'effroi des combats, contemplé l'horreur des corps mutilés. Le mot de la fin revient à Nyeiwang Konyak, un beau guerrier de 78 ans avec son pendentif à cinq crânes, comme autant d'offrandes au monde invisible: «Voici mon panier, c'est là que je transportais mes têtes. Mais attention, c'était tuer ou être tué! Qu'auraient fait, à notre place, ceux qui nous jugent aujourd'hui?»



Le splendide village wancho de Wakka, au cœur de la province «interdite» du Tirap, compte 400 maisons en bois sur pilotis qui abritent près de 3'000 âmes.

IMMERSION CHEZ LES WANCHO

Autre tribu naga fameuse, installée dans les jungles du Tirap, la province interdite d'Arunachal jouxtant la Birmanie, les Wancho jouissent encore d'une aura farouche. IncurSION chez ces anciennes terreurs.

Ukanjuli check-post, à 2h30 de route de Sonapur, en Assam. La porte de l'Arunachal Pradesh et du Tirap, longtemps fermé aux étrangers pour cause d'insécurité insurrectionnelle due à la récurrence des escarmouches armées entre guérilla pro-indépendantiste et armée indienne. Pendant que nos permis spéciaux sont épluchés par des officiers du renseignement, le tea shop voisin nous offre un chaï (thé masala au lait) sous un banyan géant. Scène ordinaire et un tantinet surréaliste: un homme aux oreilles tellement velues qu'on ne sait plus si c'est ses cheveux et un autre avec des mains à douze doigts discutent tranquillement à côté de nous.

Passées les bourgades de Khonsa (1h30 de forêt), puis Tissa (2h pénibles de route cabossée), la route s'améliore bizarrement et de nombreuses huttes de bambou défilent de part et d'autre de la jungle.

Nous faisons quelques haltes dans les villages pour essayer de rencontrer des chamanes, encore très actifs par ici. Hélas, à Noksa, la guérisseuse animiste est partie à un meeting chrétien (sic) et à Ninu (Wansho), le village vient d'être investi par une brigade de l'armée indienne, avec lance-roquettes et mortiers. Nous filons dans la direction opposée!

Ailleurs, à peine arrivés, on nous amène un ancien barbichu, claudiquant et en pagne, en nous demandant tout de go: «Combien de dollars pour une prise de vue?» Nous fuyons illico cet écoeurant zoo humain. Enfin, à 1'550m d'altitude et 7 km de la frontière birmane, coup de cœur pour le splendide village de Wakka, agrippé dans un versant troussé



A Wakka, la surprise des habitants lors de notre arrivée, une jeune mère et son enfant et la sage-femme locale en tournée. En page de gauche, le morung principal devenu hutte de réception où vivent trente-deux personnes, dont les cinq épouses du chef. Rencontre avec des pileuses de maïs et le vénérable guerrier Gang Nam, 101 ans.



de bamboueraies: 400 maisons traditionnelles de paille, 12 hameaux, 3'000 habitants. Une vision comme sortie d'une gravure d'antan. Nous atterrissons finalement chez le raja local, dans une grande maison commune sur pilotis avec un magnifique hall de réception aux piliers sculptés de scènes de chasse ou de guerre.

DES VILLAGEOIS À APPRIVOISER

Trente-deux personnes vivent sous son toit, notamment ses cinq épouses et leurs progénitures, chacune ayant son quartier dans la longhouse aux parois de rotin. A intervalles réguliers, un «poum-poum» retentit, ébranlant toute la maisonnée: des jeunes filles se relaient pour piler le maïs en cadence. Nous allons passer la journée suivante à nous balader dans ce grand village homogène et relativement peu exposé au monde extérieur, ce qui rend les échanges parfois délicats. Beaucoup de gens s'enfuient à notre arrivée ou refusent de nous parler, effrayés. Petit à petit cependant, grâce à l'intervention de plusieurs jeunes garçons du village qui nous chaperonnent, nous pouvons circuler sans créer trop d'émotion.

Nous faisons le tour des morungs, ces dortoirs des jeunes guerriers d'antan, décorés de sculptures animales (tigres, serpents, buffles, calaos), mais presque abandonnés de nos jours et se désagrégeant doucement. Visite à la sage-femme de Wakka, seins nus, qui nous informe qu'un chamane est venu le matin même faire un acte de purification, puis est reparti dans son village assez éloigné. Caramba, encore raté!



L'intérieur des maisons dévoile un quotidien plus que spartiate. Ni table, ni chaise, mais des mini-tabourets pour prendre les repas près de l'âtre, surmonté du sempiternel séchoir à viande. Zéro mobilier, hormis parfois un vaisselier de bambou. Pendant notre séjour, nous ne mangerons que du riz blanc, avec des feuilles de forêt et parfois du gras de poulet. Aucun des anciens rencontrés ne porte de chaussures, ils ont toujours vécu pieds nus. Il n'y a souvent qu'une seule ampoule par foyer, et d'ailleurs, il n'y pas d'électricité le jour et rarement le soir. Les femmes cumulent les travaux des champs, la corvée de bois et d'eau en plus des tâches domestiques. Deux missions chrétiennes se partagent la communauté des âmes de Wakka: l'une baptiste, l'autre catholique. Environ

60% des villageois auraient déjà été convertis. Pour certains observateurs, cela équivaut à une double oppression. Naturelle et séculaire d'abord, de la part d'une jungle de montagne sans concession. Nouvelle et d'origine extérieure ensuite, sous la férule d'un dogme chrétien rigide et conservateur: fin de la liberté sexuelle traditionnellement en usage chez les jeunes de clans différents, alcool et opium prohibés, chasse aux têtes punie d'excommunication (alors qu'elle était autrefois symbole d'ascension sociale), et certains pasteurs ont même été jusqu'à consacrer une nouvelle fois des morungs pour leur ôter tout vernis animiste. En revanche, télévision et internet ne sont pas encore arrivés jusqu'ici.

Bien que sévèrement réprimées par le gouvernement indien et les missions évangéliques, les pratiques chamaniques persistent, dans un fonds culturel naga resté néanmoins profondément animiste. En page de droite, portraits des Nagas de la tribu Nocte lors du festival du Chalo Loku, à Khonsa, en Arunachal Pradesh.





DÉNUEMENT ET CONFLITS RÉCURRENTS

Les Wancho, comme les Nagas et la plupart des peuples autochtones entre deux mondes, c'est-à-dire partiellement acculturés, mais pas encore intégrés à la société moderne, ressemblent à des miséreux quand ils sont en haillons occidentaux, mais redeviennent des seigneurs dans leurs costumes originels et avec leurs attributs de caste ou de rang. Quand on vient de les contempler dans leur magnificence tribale lors de fêtes locales (cf. encadré Chalo Loku), il est parfois poignant de les observer chez eux, au quotidien, dans un dénuement matériel rude pour les anciens et une oisiveté déprimante pour les jeunes adultes.

Quelques jours après notre passage à Wakka, nous apprendrons via les réseaux sociaux que le village, probablement l'un des plus beaux d'Arunachal, a entièrement brûlé, suite à un étrange acte de malveillance. Quant à la guérilla indépendantiste, l'une de sa demi-douzaine de factions opérant dans la région frontière avec la Birmanie ou venues du Nagaland a tendu une embuscade à une patrouille de l'armée sur la route de Wakka, se soldant par la mort de deux soldats indiens, dont, ironie du sort, une jeune recrue konyak, originaire de Wakching, au Nagaland voisin. Résultat: la province s'est aussitôt refermée, pour de nombreux mois. Comme si l'état de guerre permanent ne s'était pas arrêté avec les dernières chasses aux têtes...



Le festival du Calao ou Hornbill, à Kisima, près de la capitale du Nagaland, Kohima, regroupe plus de trente tribus autochtones. En page de gauche, lors du Chalo Loku, les Nocte fêtent leur Nouvel An lors d'une réunion des clans, à la fois festival des moissons et cérémonie initiatique.

RENCONTREZ LES NAGAS OU LES KONYAKS

- Nagaland. Pour y aller, deux destinations principales: Kohima au sud, et Mon au nord. Dans les deux cas, il faut arriver à Dimapur, reliée à Guwahati (Assam), Delhi et Calcutta (Bengale) par le train ou l'avion. Pour des liaisons directes, privilégier les aéroports de Jorhat ou Dibrugarh, tous deux situés en Assam (compagnies Air India, Vistara). Les gares les plus proches sont Simaluguri Junction, Bhojo (Sonari) et Dibrugarh en Assam (trains express). Compter 1/2 à 2 jours de voyage depuis Delhi.
- **Meilleure saison:** de novembre à mars
- **Permis nécessaire.** L'Inner Line Permit, avec itinéraire précis et dates de visite, délivré par les officiers de liaison du gouvernement du Nagaland, situés à New Delhi, Calcutta, Shillong, Dimapur et Imphal.

POUR RENCONTRER LES KONYAKS:

- **Eastern Routes**, une jeune agence spécialiste dirigée par un Français vivant sur place depuis des années.
- **Tribes of Nagaland:** 11 jours, d'octobre à avril. Points forts: voyage à travers des montagnes spectaculaires, exploration du district de Mon, fief des Konyaks, visite des maisons tribales, interaction avec les habitants
<https://easternroutes.com/nagaland-india>

- **A lire:** Les Nagas, Julian Jacobs, Ed. Olizane, 1991, 360 p. Coup de cœur! La bible sur le sujet.

Vivez l'expérience animan 2019